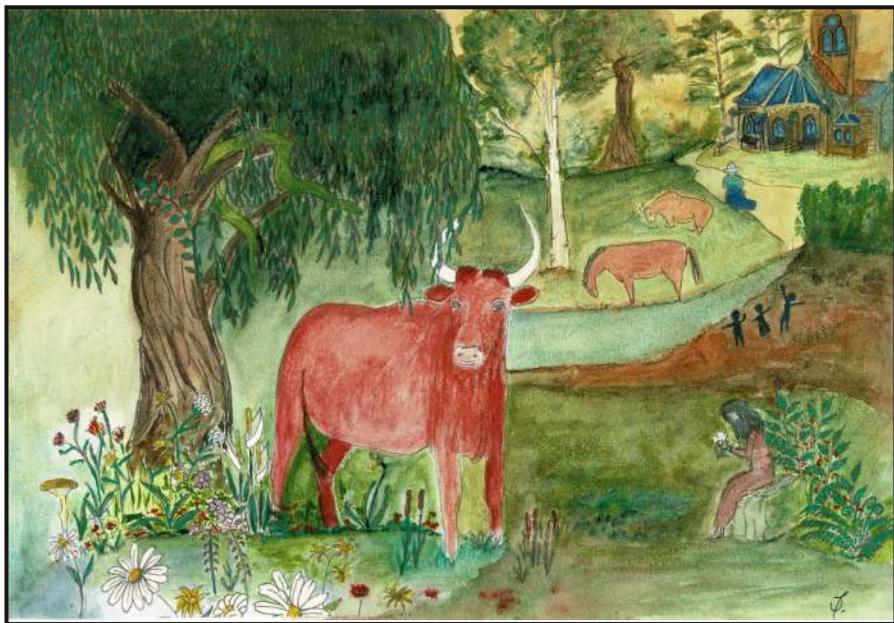


Behigorri

Écologie, féminisme et imaginaire



n°6 - décembre 2024 - Les ruminantes



Ce numéro est dédié à Corinne Guiard et Jocelyne Pasquier
devenues embruns, feux follets, voix d'herbes et d'eaux,
gestes de terres et de vents.



ÉDITO

Il est courant de lire que la rumination est mauvaise pour les esprits. Avec l'avènement de la psychologie, la rumination a été confondue avec le ressassement.

Rumination et ressassement sont deux processus différents. Le ressassement d'idées sombres et obsédantes peuvent mener l'individu à la dépression, au délire de persécution. Au contraire, la rumination est le processus qui permet de distinguer les idées fausses, les espoirs vains, les emprises, les mensonges, les perversions, des pensées vraies, généreuses, libres et créatrices.

« Nous avons, depuis longtemps, perdu la faculté de ruminer... » écrivit Nietzsche.

Toute pensée, toute création est histoire de rumination, de digestion. Toute pensée conséquente est lente et pesante. La rumination est synonyme de méditation et de réflexion.

La rumination, ce sont les mâchoires physiques et morales qui permettent de tordre, déchiqueter et broyer ce que le corps perçoit, reçoit et ressent du lieu et des êtres qui l'accompagnent. Les aliments peuvent être la chair tendre d'un fruit ou la carne caustique d'un souvenir. Pour l'absorption pleine et parfaite des qualités nutritives de chaque rencontre et en apprécier unions et désunions, la lenteur et la patience sont de mises. La plus infime sensation se mêle furtivement au corps ruminant. Durant cette première phase, longue et lente, la forme ruminante s'oublie. Son esprit, malmené par les dents et la langue, s'emplit et se vide régulièrement. Il nage maladroitement entre failles, crêtes et versants. Dans sa nage il rêve, réfléchit ou s'endort. Quelle que soit l'activité - rêverie, réflexion ou sommeil - elle doit imprégner chaque fibre du corps jusqu'à l'ouvrir au monde et aux autres existants.

Nous nous déclarons donc ruminantes et aspirantes à la féralité. Notre symbole est la vache rouge peinte au Paléolithique, symbolisée par Behigorri détentrice des secrets d'Euridyce.

SOMMAIRE

- Adèle* - Anne Barbusse - aquarelle Ana Minski
Chronique du Hamac (extrait) - Cathy Garcia Canalès
Elle pleut - Julie Go (texte et photos)
Devenir - Lola (poème et illustration)
Quatre poèmes :
Les percées, l'aurore, les ruines, le vent -
Calypso Debrot - aquarelle Fleur Sénécal
Triptyque poétique :
Écorcer, Deverser, Effacer - Oïara Bonilla et Emmanuelle Safi -
photos Oïara Bonilla
Le coudrier et le chèvrefeuille - Marie de France (XIIIe siècle)
À la soupe - Simone Colline - illustration Rachel Colline
Inspiration - Renée Vivien (XIXe siècle)
Les femmes de Ny-Cryo - Marie Derley - aquarelle Ana Minski
Le bruit de l'eau - Jenna Boudaoud - lavis Séverine Hettinger
Deux poèmes - Lola (poèmes et illustrations)
Elle avait oublié - Mariia Golkova - pastel et fusain Aline Recoura
Le vieux Lierre, Cathy Garcia Canalès
Tuer ma peur - Ileana Budai - illustration Lola
Racines - Stéphanie Barzasi - aquarelle Ana Minski
Deux poèmes - Lucia - illustration Lola
Petrichor - Maya Paules (poèmes et photo)
Deux poèmes - Ana Minski (poèmes et aquarelles)



ADÈLE

Texte Anne Barbusse & illustration Ana Minski



Cette chose incroyable de faire qu'une jeune fille marche sur la mer passe de l'ancien monde au nouveau monde pour rejoindre son amant, cette chose-là je la ferai.

Écrit dans son journal juste avant de quitter Guernesey.

Femme sous emprise avant la lettre, femme de lettres au dix-neuvième siècle, passionnée d'un continent à l'autre, suivant l'amant malgré tout. Décrite érotomane pour l'évacuer, elle et sa passion, hors de la société policée par mensonges capitalisés.

C'est mon livre, dit-elle à la mendicante qui veut lui voler ses affaires dans l'hôpital pour indigents.

Femme face aux hommes, banquiers, père hautain, amant volage.

Femme écrivant de la musique que son père n'édite pas malgré son désir, ses demandes, pour être autonome financièrement et ne plus dépendre des mandats de ce père étouffant. Expliquant ses refus par le fait qu'il ne faut pas qu'elle fasse parler d'elle, elle la femme non conforme à ce que les hommes exigent.

Femme écrivant, journal, lettres (dont on n'en retrouvera très peu, détruites par le père, pour éliminer et disqualifier l'écrivante, et puis on aurait compris qu'elle n'était pas psychiatriquement atteinte), mais lettres très belles et non folles.

Créant mais n'accédant pas à la publication parce que femme.

Adèle sous l'emprise du père.

Qui ne veut pas que son nom soit terni, par l'affront d'une fille qui traverse l'Atlantique pour suivre un amant non épousé. Du père qui ne veut pas que dans sa famille une autre Hugo écrive, voire écrive aussi bien que lui. Tellement fier de son talent, de sa situation de bourgeois de société industrielle. Ne lui envoyant de l'argent qu'à condition qu'elle rentre immédiatement au bercail, près du père vieillissant et seul dit-il dans son chantage de l'homme cloîtreur de femmes.

Adèle sous l'emprise de l'amant.

Qui a fait ses promesses, qui l'a aimée, lui a écrit mariage, et dont elle paie les dettes de jeu (par manipulation/ambivalence doit la maintenir près de lui et à distance, car il accepte l'argent), ce qui la détruit. Jeu des hommes maintenant l'emprise. Quand l'amant aurait accepté de l'épouser, Hugo refusait, quand Hugo a accepté, l'amant volage en avait rencontré d'autres et a refusé. Adèle a tout perdu,

jouet des (non)volontés de ces deux hommes qui eux ont accompli leur carrière sociale et professionnelle, de militaire ou d'auteur masculin.

Son seul crime est d'y avoir cru, femme dépendante, fragilisée par la mort de Léopoldine, fragilisée par l'exil forcé imposé par son père à Guernesey alors que jeune elle ne demandait qu'à vivre, et sombrait déjà dans la dépression. Mélancolie et tristesse sont-elles dépressions ou folies ? Au retour en France, les psychiatres, hommes encore, choisissent l'enfermement, demandé par Hugo.

Son seul tort a été sa passion, dans un siècle pourtant réputé romantique.

Asservie par sa passion, ou forgée telle une reine par sa passion.

Intellectuelle libre, donc catégorisée folle. Car non mariée comme il se doit, mais passionnée jusqu'à s'avilir. Quarante ans enfermée avec les fous. Sans que jamais son père ne daigne la revoir à son retour en France, sans que jamais ses rares visiteurs ne posent le diagnostic de folle. Sans que jamais on ne retrouve des documents sur sa pseudo-folie, inventée par les hommes pour se débarrasser d'une femme écrivain, d'une femme aimant.

Robe rouge en loques dans le film de Truffaut, homme encore, qui dépeint la femme errant dans des labyrinthes de rues.

Telle une Didon errant d'autels en autels dans les rues d'Afrique, s'y brûlant, auto-suicidée de l'intérieur. Folle car Enée très fier ne veut habiter une ville fondée par une femme, a sa fierté, repart, abandonne. Elissa si crédule, si passionnée. Pourquoi qualifiée de femme atteinte de furor, par un homme encore, Virgile ? Les Bacchantes, métaphores en délire, encore femmes. Mensonge et violation de serments de la part d'Enée qui part en catimini. Lui le

héros épique et machiste peut baiser toutes les femmes de Méditerranée et les abandonner.

Adèle errante toujours dans un monde d'hommes, au Canada ou en Afrique, errante et belle, cape noire, écrivant comme une femme bouleversée par la passion qui mange tout, ses robes et ses yeux, la passion discréditée par le positivisme déjà triomphant qui aboutira à notre capitalisme matérialiste et froid. Madame Bovary en fait les frais, au galop de quatre chevaux, Flaubert exorcisant en elle ce qu'il aurait pu être, mettant à distance le romantisme par le réalisme, plus convenable et masculin, annonçant le capitalisme pragmatique (qui lui aussi au siècle suivant se moque de la passion, pas assez rationnelle pour des sociétés rationalisant le productivisme et le monde).

Adèle écrivaine enfermée quarante ans en asile, parce que passionnée, parce qu'artiste. Comme une Didon brûle de l'intérieur. Y jouant du piano, composant, abandonnée de toute famille. Mais nullement folle selon les dires des quelques visiteurs. Juste femme, écrivaine, musicienne.

Passionnée du XIXe siècle qualifiée d'hystérique ou neurasthénique. Il fallait bien se débarrasser des femmes qui voyaient grand.

Adèle où sont tes lettres ? Qu'est devenu ton journal ? Quels hommes ont réduit ta vie-œuvre en lambeaux de silence ? Qui sont ces hommes indubitables qui ont enfermé/détruit ta passion créatrice et ta fidélité de lune ?

Emma et Didon se sont suicidées là où tu es morte lentement enfermée en l'asile. Lentement suicidée par les hommes.

Dans le titre du film gommer le nom propre. Et n'écrire qu'une histoire, sujette à caution.

Passer de l'ancien au nouveau monde, c'était en fait passer du monde patriarcal au monde de #metoo.

À propos de *L'histoire d'Adèle H*, François Truffaut, 1975



extrait de Cathy Garcia Canalès

Je suis un tout petit bébé qui a besoin de tant de soins.

Je me prends dans les bras, l'air est doux comme un ventre de femme.

Cette année l'automne est un esthète qui fait durer le plaisir.

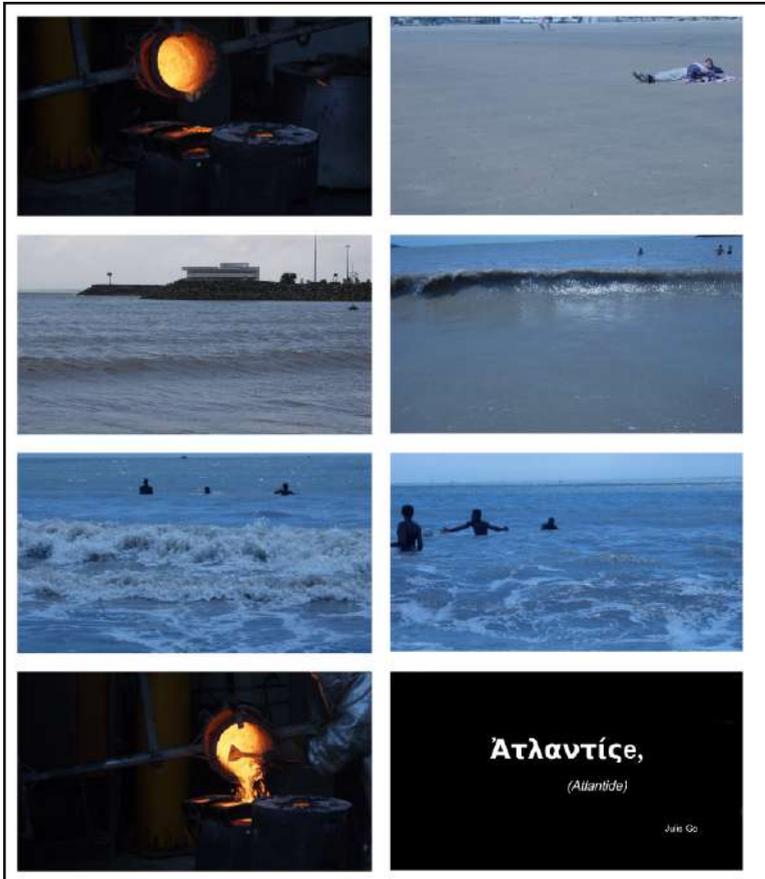
J'aime ce lieu, ici pas de village étroit et mesquin, juste un écrin de nature qui pénètre la maison.

Le bois, le caillou, y prennent des formes d'oiseaux, poissons, déités féminines, chimères. Des visages, des corps apparaissent et nous faisons connaissance.

in *Chroniques du hamac*, éditions à tire d'ailes, 2008

ELLE PLEUT

Illustrations et texte Julie Go



Avez-vous vu qu'elle pleut, je veux dire plus que d'habitude ? Non, vous ne trouvez pas ? C'est à cause de l'océan. La température de l'océan Atlantique est d'environ trois degrés plus élevée qu'avant. Et c'est énorme. Si l'océan est plus chaud, plus d'eau s'évapore dans l'atmosphère, ce qui entraîne davantage de pluie.

Plus de pluie signifie aussi un océan encore plus chaud. C'est-à-dire qu'en plus du réchauffement global, le réchauffement de l'océan réchauffe encore l'océan.

L'océan est un tout : la flore (algues, coraux, etc.) et les animaux marins sont essentiels à sa température et à son niveau d'acidité, des éléments dont dépend le climat global. Or, plus le climat évolue, plus cette faune et cette flore disparaissent, et plus cela affecte la température et le niveau d'acidité. La disparition de la faune augmente l'acidité.

En mathématiques, on appelle « puissance » le fait de multiplier un nombre par lui-même un certain nombre de fois. Par exemple, 5 puissance 6 signifie multiplier cinq par cinq, mais six fois, par exemple $5*5=25$ puis $25*5=125$ puis $125*5$ etc.

Si on choisit cette analogie, cela voudrait dire qu'il n'y a pas une catastrophe plus une catastrophe plus une autre, mais une catastrophe (l'augmentation du climat) puissance elle-même, puissance la destruction de la flore et de la faune. Une catastrophe d'une puissance absolue. De la bombe atomique, on disait qu'elle était mille soleils. Là, nous sommes face à mille extinctions du vivant. Ce n'est pas abstrait : c'est déjà là, dans la pluie. Dans les canicules aussi. Dans la sécheresse, dans les différents événements climatiques sans cesse plus extrêmes. Héraclite, il y a plus de 2000 ans, parlait du feu qui devient terre, de la terre qui devient air, et de l'air qui devient eau. Qui redevient feu.

Elle pleut. Ce « elle pleut », c'est notre petite force à nous. Elle pleut. Nous apprenons à vivre avec la souffrance. À la compenser en tentant de vivre au maximum. « À aimer la vie et l'aimer même si », et autres quotidiennetés éternelles.

Les nationalistes pensent pouvoir sauver leur peau en se repliant dans la prison des frontières. Ils se trompent.

Le philosophe des sciences Bruno Latour expliquait (dans un entretien donné à Libération en 2018) :

« La nature, c'est ce qui extériorise, ce qui n'obéit pas à des lois humaines, c'est le royaume de la nécessité, et on constate que les mouvements écologistes, malgré leur diversité, n'ont pas fait le travail de recompréhension de ce que les nouveaux cadres conceptuels impliquaient. Tout cet énorme travail que les socialistes et les communistes avaient réalisé à partir du milieu du XIXe siècle concernant le champ social n'a pas connu d'équivalent dans le cadre de la crise écologique. »

La nature, c'est ce qui extériorise, ce qui n'obéit pas à des lois humaines. C'est ce qui échappe au contrôle, à l'hybris. Ce qui est inattendu. Nous savons que le climat se déréglera de plus en plus, mais nous ne savons pas comment.

Ynestra King écrivait dans un très beau texte (Si je ne peux pas danser, je ne veux pas prendre part à votre révolution) que les femmes sont traditionnellement considérées comme « naturelles » et les hommes comme plus culturels par les idéologies misogynes. Mais en voulant à tout prix se séparer de cette identification avec la nature, nous risquons de tomber dans un autre piège : celui du rejet global de ce qui n'est pas choisi. Du dehors, de ce qui n'est pas construit socialement. De l'océanique.

Le sentiment océanique est une notion inventée par Romain Rolland – un ami de Freud qui a popularisé le concept mais ne l’a pas inventé – qui désigne l’impression de se sentir en unité avec l’univers (ou avec ce qui est plus grand que soi). Rolland affirme avoir ressenti ce que des mystiques juifs et chrétiens ont appelé le *Subspecie æternitatis* après le décès de sa petite sœur. *Subspecie æternitatis* est une expression en latin que l’on pourrait traduire par "être sous l’aspect de l’éternité", mais il choisit de l’appeler sentiment océanique. Quand il n’y a qu’un océan de douleur, il n’y a plus de douleur, juste l’océan. Les vagues, la pluie, et la manière dont elles nous transforment en tant que sujets.



DEVENIR

Lola

Mon temps n’est pas encore venu
Mais d’avoir été je ne suis plus.
Si j’ai déjà vécu le pire,
Il me reste alors des rires.
Je sais les monts escaladés,
Les rivières, les monts traversés.
Enfin quel virage amorcer
Pour ma route bien tracer

LES PERCÉES, L'AURORE, LA RUINE, LES VENTS

Aquarelle & Poèmes
Fleur Sénégal - Calypso Debrot



Nous cherchons des immensités dans le quotidien,
Nous cherchons des percées dans notre quotidien, vers des
immensités,
Des percées.

Nous cherchons des endroits de liberté,
Des chants, des percées,
Des embrasements révoltés,
Des joies déterminées,
Des sommets.

Des contractions de soleil,
Des lunes retardées,
Des trains couchettes blindés.
Nous cherchons des griffures, des comètes,

Des ombelles de fleurs de sureau en masse, des masses de fleurs de
sureau, le matin très tôt.

Sous l'odeur des cafés, sous l'odeur des chimies, dans les pourtours
des forêts, dans les métros,
 Nous cherchons des percées, vers des immensités.

La bouche, le matin, très tôt, la fumée aussi, les cheveux aussi, les
chevaux, les fleurs de soleil,
 Des sommets.

Mes nuits sont les fiertés obscures de ma solitude douteuse.
 Mon ciel est fait de percées.

Je vais bien maintenant,
 Je suis dans les fleurs.



L'AUORE



Je me perds dans l'ombre désagréable des taches de verre.
La réalité se précipite à l'intérieur de moi en ciselant ma peau et ma consistance,
en détériorant – hargneuse dentellière – la structure de ma gueule.

J'attends une aurore,
J'ai tout vu de la nuit, cette nuit.

Les phares se jettent sur moi, ils coupent ma nuit en deux, ça me fait naître le mal en moi.

J'attends une aurore,
Et d'en être éblouie.

J'attends une submersion, une grève, une claque,
Comme un effleurement, rose, joufflu.
La double voix de la réalité ; celle qui s'emmêle et celle qui se traîne.

Nous avons cette espèce de choix à faire.
Quelque part, dans les ornières fondantes de la fin de la réalité,
s'ouvre un passage : fantôme persistant, incarnation salutaire de nos mémoires,
la réalité numéro zéro,

Fantôme.

La réalité numéro zéro : celle de nos douleurs.

J'écris juste avant,
J'écris pendant.
Puis la tempête solaire, Puis la grâce,
Puis la haine.

Je traîne mes grammes d'âme dans mes poches,
on y trouve aussi du riz, sec, presque gris, sale.
Des plaintes déposées contre moi, que je réduis en papiers froissés.

Et de l'ombre, mes poches en sont pleines,
Mon sexe en est plein,

A l'intérieur, mes viscères ... cela est à l'ombre, à l'ombre de moi-même.
Je me planque à l'ombre de moi-même, pour vivre une vie sereine.

J'ai de l'âme plein les poches, et du riz, et quelques oiseaux qui se plaignent du sort que je leur réserve.

Fantômes

Ils sont secs, mes fantômes,
Ils ont l'odeur du sureau et des cordes chaudes.
Ils sont des cordes pendantes, mes fantômes
Ils sèchent au soleil.
Dans leur mort en boucle,
Il y a de la musique, des merles et du riz idiot.

La réalité m'a ouvert les côtes pour se calfeutrer dans mes boyaux de
vivante qui se traîne.
Elle fait le parasite
Elle me fouille la graisse
Elle me fait la nique et libère les fantômes.

J'attends une aurore,
J'attends une aurore.





LA RUINE



Comment en suis-je venue à être le dernier réservoir de ma solitude ?
Et où se situe l'abîme ?

N'y a t'il plus de ruines nulle part qui puissent m'accueillir ?
Ça gagne toujours en moi, contre moi, c'est la part du Diable qui se
coule dans les douves,
dans mes douves que je voulais en refuge contre le monde en dérive.

C'est le sang de mes zones mortes qui me noie entière et molle, et
vidée,
et purgée de saigner comme qui se fait égorger,
comme qui se meurt dans son fluide éteint.

Je suis une revendication vierge qui s'étire stupidement au devant du
néant.

Parce qu'il n'y a plus de ruines pour poser ma solitude dans une
cachette.

Parce qu'il n'y a plus de cachette au fond des détours.

Parce que désormais, ma solitude signifie tourner en boucle et
s'entendre confondre le jour avec la nuit,
la joie avec la folie.

Les ponts qui permettaient à mes éclats de se dissoudre en dehors de moi ont été cramés par la part de moi-même qui s'appelle Le Diable.

J'irai à l'envers de moi-même pour me tromper, pour tomber en ruine,

et devenir le décor de ma mélancolie.

J'irai à l'envers de moi-même pour avoir quelque part où aller, même si dans ce monde il n'y a nulle autre endroit où aller.

Je vais être une boucle dans le vide,

je tournerai dans le carnage futur de ce qui adviendrait si j'essayais de me mesurer à

la part de moi qui s'appelle Le Diable

LES VENTS

Vous avez fait souffler les vents,
Vous avez ouvert les ponts,
Vous avez fait souffler les vents
Et libéré le soleil de son ancien carcan.

Vous êtes la onzième année.
Ça a fait comme un chahut à l'intérieur,
Un chahut au dedans.
Tout au dedans comme des remous.

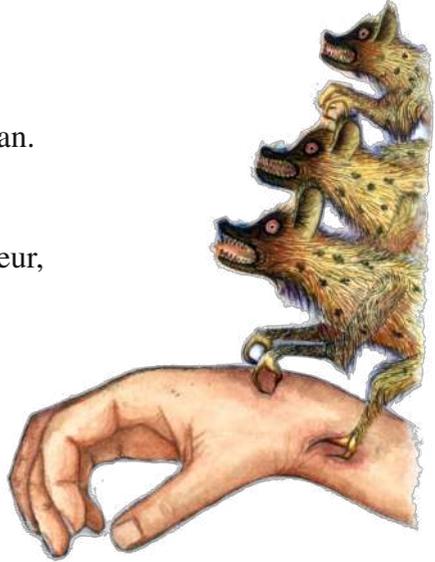
Vous avez fait souffler les vents,
C'est une tempête.

Vous avez fait souffler les vents,
J'avais pas connu ça depuis longtemps.

Vous êtes rentré, je me suis dis : il vole !
C'est une lanterne chinoise, le loup, il vole !

Ça va peut-être s'arrêter mais vous avez fais la tempête.
Qu'est ce que c'est en fait ? de l'autre côté ?
Qu'est ce que c'est derrière, au fond ?
Qui vous a amené à passer par moi pour aller par là-bas ?
Et qui sait si cette chose vous ramènera ?

Vous passer les remparts, vous êtes loup.
Vous tuez quelques lapins ...
Qu'est ce que je pourrais dire d'autre ?
Vous avez fait souffler les vents,
J'avais pas connu ça depuis longtemps.



ÉCORCER, DÉVERSER, EFFACER

Poèmes

et

Photos

Oiara Bonilla et Emmanuelle Safi

-

Oiara Bonilla



ÉCORCER

j'habite là où il n'y a pas d'histoire – la vaste forêt
j'habite la vaste forêt

la vaste forêt n'a pas d'histoire
vierge – elle est vierge

je suis vierge comme ma forêt
je n'ai pas d'histoire
pas d'histoire avant d'être explorée – défrichée – occupée – exploitée

*je retrace ton histoire
je fouille ta terre à la recherche d'une histoire*

*rien
il n'y a rien – la terre vierge n'appartient à personne
personne – est à prendre*

ma peau vierge – couleur de la forêt
des troncs amputés
ma peau inviolée

à personne
à prendre

cache ta nudité
cache ta nudité de femme vierge
de femme sans histoire
de femme qui habite la vaste forêt
la forêt vierge
là où il n'y a rien
où ce rien n'appartient à personne
où ce rien est à prendre
à saisir

sèche – ma peau sèche
comme la terre sans les arbres
devient poussière
creuse la poussière

*regarde !
je retrace ton histoire
cherche où il n'y a pas d'histoire*

si cette terre n'a pas d'histoire
je ne pense pas – je rêve
je n'écris pas – je rêve
pas d'écriture – pas d'histoire
mes rêves ne comptent pas
j'habite les rêves
peuplée par les rêves
le vaste peuple froissé de rêves

mon visage écorce le lieu – la vaste forêt
une histoire trace ma peau
ôte l'écorce du corps des vierges

DÉVERSER

il a posé son vélo là
à l'aube
avant la pluie
avant l'arrivée des grandes eaux
qui auront bientôt tout submergé

au pied du grand arbre
au bord de la rivière
à l'ombre
avant la pluie

le soleil chauffait à peine
sa mère l'attendait encore
assise
des lunes qu'elle l'attendait
depuis la mort de la petite
elle l'attendait

depuis la dernière crue
qui a tout enseveli
l'arbre, le vélo, le banc
qui a emporté la petite

de toutes ses forces
il a pédalé



guidon, pédales, selle, roues
cadre dans le cadre
pédales, pédales
selle, pédales, cadre, guidon, roues

sur le chemin en terre battue
entre les souches
les branches mortes
au travers des boubiers
il a pédalé, pédalé
roues, pédales, selle, cadre, guidon

il a pédalé
jusqu'à l'arbre
a posé son vélo
là



EFFACER

la rivière se retire
refuse de nous emporter
nos coeurs rouillés comme les berges asséchées
n'ont plus rien à déverser

l'ombre de la vaste forêt
s'étire
empale aux branches les feuilles écorcées
écume les vivants
étouffe les morts

nos corps
s'enfoncent
se désossent

là – au fond
nous ne sommes pas vus – pas regardés
nos rêves entassés – ignorés
le courant évaporé
hors cadre – nous sommes les embourbés

à la surface rien ne persiste
seul le reflet du ciel apaisé
de quelques cimes épargnées

calmes – nous sommes calmes
enlisés depuis longtemps – nous sommes les effacés



LE COUDRIER ET LE CHÈVREFEUILLE

Extrait du Lai du Chèvrefeuille

De ces deux, il en fut ainsicoudrier chèvrefeuille
Comme du chèvrefeuille était
Qui au coudrier s'attachait :
Quand il s'est enlacé et pris
Et tout autour du fût s'est mis,
Ensemble ils peuvent bien durer,
Mais qu'on vienne à les séparer,
Le coudrier mourra bientôt
Et le chèvrefeuille aussitôt.chevrefeuille
« Belle amie, ainsi est de nous :
Ni vous sans moi, ni moi sans vous ! » ...



Marie de France (XIIIe siècle)

À LA SOUPE

Texte
Simone Colline



Illustration
Rachel Colline

« T'es sûre que ça n'est pas de la petite ciguë ?

– Mais oui, purée, regarde tous les poils et les ombelles en nid ! Ça fait dix fois que je te le dis.

– Attends, je vérifie mes fiches. »

Céline lève les yeux au ciel. Si Mère Nature ne le lui confirme pas elle-même dans un texto, il ne cueillera pas la moindre brindille aujourd'hui. Quant à avaler un aliment qui ne sorte pas d'un emballage tamponné d'un A+ vert foncé, inutile d'en parler.

« Tu comprends, il y a quand même pas mal de confusions possibles avec des plantes toxiques... euh, attends, les ciguës, le cerfeuil des fous, et euh... l'achillée mille fleurs. J'ai pas envie de finir à l'hosto.

– Achillée millefeuille. Qui n'est pas toxique.

– T'es sûre ? Je confonds peut-être avec l'angélique des bois ? » Céline soupire.

« Non plus. » Il farfouille dans son tas de fiches. Mais quel guignol !

« Écoute, Cédric, on ne va pas y arriver si tu ne me fais pas confiance. Ça fait dix ans que je vis ici et que je mange ce que je cueille. Tu viens bien me voir parce que je suis experte sur le sujet, non ?

– Je sais, mais je veux apprendre.

– Bonne idée, et c’est tout à ton honneur, mais tu n’y parviendras pas comme ça. Lâche donc un peu tes fiches, utilise tes yeux, ton nez, tes mains. Et écoute-moi.

– Mes mains, mais ça va pas ? Avec tous les poisons qui traînent ! » Il la regarde horrifié. « Tu as raison, mes fiches ne sont pas pratiques du tout, par contre j’ai une application sur mon téléphone qui ...

– CÉDRIC, BON SANG ! » De surprise, il lance en l’air le contenu de ses mains. Le tas de papiers atterrit pile-poil dans une flaque, où échoue également son iPhone après un vol plané très graphique. Pas de bol.

Cédric se fige dans une attitude de surprise outrée, la bouche grande ouverte, les doigts écarquillés, l’œil humide. Il ne va pas se mettre à pleurer quand même ? Elle ramasse le portable.

« Eh bien au moins pour les fiches, c’est réglé. Pour le téléphone ... attends, je le frotte un petit coup, là, voilà ! Il est comme neuf. On continue ? »

Cédric pianote frénétiquement sur son écran comme on s’accroche à une bouée en pleine mer. Le désarroi déforme ses traits et Céline a bien de la peine à réprimer un rire nerveux.

Elle prélève quelques feuilles et ombelles sur les trois pieds de carotte sauvage qu’elle vient de disséquer point par point, dans une analyse botanique de haute volée. Elle se redresse, dépose sa cueillette au fond de son panier et avance sur le chemin.

« Tu viens ? » Cédric détache enfin les yeux de son écran mort et la suit. Plus jeune qu’elle de deux minutes, il ne peut pas être plus différent. Elle est persuadée que déjà dans le ventre de leur mère, ils se tournaient le dos. À peine nés, ils s’ingéniaient à choisir des options systématiquement contraires, et c’est bien tout ce qu’ils ont jamais eu en commun.

« Merde, comment je vais faire, je suis injoignable maintenant. S’il y a quoi que ce soit au bureau, c’est mort.

- Ils survivront, Cédric, personne n'est irremplaçable.
 - C'est toi qui le dis, sans moi, la boutique coule ! »
- Céline pouffe. « Un dimanche ? »

Son frère est le dirigeant d'une boîte informatique qui a créé une « Plate-Forme participative des Savoirs ancestraux en Terroirs », une « Start up de la French Tech », comme il aime à le répéter, savourant le contraste entre l'outil et le contenu qui fait, selon lui, la « plus-value » de son entreprise...

Il a grandi au milieu de ses gadgets, écrans, claviers, manettes, tandis qu'elle-même les fuyait comme la peste, préférant de loin, batifoler dans le jardin de leurs grands-parents.

Après des années de silence, et parce qu'il avait besoin de « diversifier son offre », il l'a con-tactée pour qu'elle l'aide à concevoir « une Formation à la Cueillette de Comestibles dans les Forêts des Hauts-de-France ». Elle n'était pas emballée par le projet, et c'est un doux euphé-

misme. Cela impliquait qu'ils passent du temps ensemble, beaucoup de temps, et elle craignait qu'il n'aseptise un savoir qu'elle avait mis des décennies à acquérir, pour le rendre « bankable » en ligne.

Elle a fini par accepter. Si lui raisonne en caisse enregistreuse, les abonnés de sa plate-forme seront peut-être sincèrement intéressés par ses connaissances et qui sait si ça ne débouchera pas sur de belles vocations ? Et puis, au fond d'elle, l'espoir de communiquer enfin avec son jumeau refuse de mourir...

Il est arrivé hier soir et elle n'en peut déjà plus. Après trois heures de cueillette, elle est prête à lui faire avaler de la digitale pourpre ou le semer dans les bois. Rien de ce qu'elle pourra lui faire découvrir ne franchira la membrane cent pour cent hermétique, qui l'isole du Vivant. Si ce n'est pas codé en Java ou en Python, ça ne passe pas. C'est à désespérer. Encore une soirée et une nuit à tenir...

Elle l'entend souffler dans son dos. « Faut que j'aille aux toilettes, on rentre ? »

– Et pipi dans les bois, c’est pas envisageable ? »

Surprenant, dans sa bouche, elle qui fustige tous ces types qui ne peuvent s’empêcher de pisser partout... Mais quand même, en forêt ! « Ok, j’y vais. » Elle parie qu’il va s’enfoncer le plus loin possible dans les taillis pour être sûr d’être parfaitement invisible.

Bingo, il a dégotté un gros bout de bois qu’il agite comme une machette pour se frayer un passage au milieu des fourrés, sans doute pour effrayer les tigres et les boas cons-trictors... Elle a une pensée émue pour les petites bestioles qui doivent détalier devant ce prédateur inconnu.

« Eh merde, j’ai déchiré mon blouson !

– T’es en plein milieu d’un massif de ronces. Va à gauche, contre le pin, là ! Personne ne peut te voir.

– T’es sûre ? Toi non plus ?

– Je peux te garantir que ce spectacle ne me tente pas le moins du monde. »

Céline repère une touffe de cerfeuil sauvage et un tapis de mouron des oiseaux. Elle en prélève quelques feuilles. Avec les orties qu’elle a cueillies ce matin très tôt, avant que Cédric n’émerge de sa chambre, hirsute et bougon, elle cuisinera un potage épaissi à la farine de châtaigne.

« Oh putain ! Céliiiiine ! » Qu’est-ce qu’il a encore fait ? Elle se redresse d’un bond et découvre son frère qui lui fait de grands signes. « Viens voir, viiiiite ! » Il s’est fait piquer ? Mordre ? Il s’est coincé le pied dans une fourmilière ? Arrivera-t-elle à le porter jusqu’à sa voiture ? Tiendra-t-il jusqu’aux Urgences ? Elle lâche son panier et file le rejoindre en trois bonds de gazelle traquée.

Il est appuyé tout contre un chêne, comme s’il voulait se maintenir hors de vue de ce qu’elle imagine être au moins aussi gros que lui. « Regarde ! » Céline suit la direction de son doigt tendu et découvre la face blanche d’une chouette effraie qui dort dans un trou d’arbre. Ouf...

« Tiens, c’est donc là qu’elle loge ?

– Tu la connais ? »

Céline le regarde comme s'il était complètement demeuré.

« Je veux dire, tu l'as déjà vue ?

– Oui, elle chasse sur mon terrain au crépuscule. Je croyais qu'elle dormait dans ma grange, il y a un gros trou dans la toiture.

– Et tu ne l'as pas rebouché ?

– Mais enfin, pourquoi est-ce que je ferais une chose pareille ? Grâce à elle, je n'ai quasiment pas de rongeurs !

– Comment tu sais que c'est la tienne ?

– Pas la mienne, tu crois qu'elle accourt si je la siffle ? » Il hausse les épaules.

« Regarde, elle a une plume rousse au-dessus de l'œil droit qui tranche sur le blanc. Ça m'étonne de la voir si loin de la maison, je sais qu'une hulotte chasse par ici, l'effraie préfère vivre près des villages. Viens, on lui fiche la paix. »

Cédric s'éloigne à reculons en levant haut les genoux, dans une parodie clownesque. Il ne s'en rend même pas compte. Céline ne peut s'empêcher de sourire. « C'est bon, Cédric, tu peux marcher normalement.

– Dommage que mon portable soit mort. J'aurais pu faire une super photo et la mettre sur la plate-forme.

– Une vidéo plutôt, avec tes cris étouffés, Céliiiiine, Céliiiiine, c'est du clic garanti. » Il rit. Tiens tiens. Elle a connu des périodes où ça aurait fini en lutte fratricide avec du sang sur les murs.

« C'est quoi, ça ?

– De l'épine-vinette.

– Ça se mange ?

– Oui, mais en petite quantité, sinon ça donne la courante. Avec la chance que tu as, si tu en manges une, ça va finir en dysenterie.

– Ok, on passe. » Cédric avance lentement, les mains jointes dans le dos, les yeux en l'air, un sourire ravi aux lèvres. Au moins, il lève le nez de ses fiches...

« Attention à la racine, là ! »

Trop tard. Il se rattrape de justesse à l'épaule de sa soeur.

« Aïe, sans déconner, Cédric !

– T'as raison, purée, je suis une vraie plaie d'Égypte. »

Bigre, quelle lucidité soudaine ! Ils rient.

« Et ça, c'est quoi ?

– De l'épiaire des bois. Attends, j'en cueille quelques feuilles pour la soupe. Tiens, froisses-en une et renifle.

– Mais ! ... C'est infect !

– Carrément, mais pas quand c'est cuit, ça donne une note de champignon super agréable. »

Ils finissent leur balade par un grand détour à travers le village. À cette heure de l'après-midi, c'est totalement désert.

« C'est mort ici, comment tu peux tenir ?

– Tais-toi, et ferme les yeux. Écoute. »

On entend claquer une porte et des enfants appeler leur chien. Il jappe, les gamins rient. Quelques poules caquètent. Plus loin, des vaches qui attendent la traite meuglent et un âne brait en écho. Le vent agite les feuillages des arbres sur la place et les oiseaux, émoustillés par les parfums qu'il charrie, font battre leurs ailes en pépianant.

« Alors, c'est mort ? »

Cédric soupire.

« Ça me rappelle une vidéo que j'écoutais pendant le confinement.

– Une vidéo, hein ?

– Ouais. On mange quoi ce soir ?

– De la soupe des bois. Une vraie, bien verte, savoureuse, texturée ...

- Comme celle de mamie ?
- Ah, tu te souviens ...
- Où est-ce qu'on va trouver du pain à cette heure-ci un dimanche ?
- Et son pain, à mamie, tu l'as oublié ?
- Non.
- J'ai la recette. »



INSPIRATION

L'esprit souffle... Et le vent emporte les paroles
Qui vacillent ainsi que les musiques folles.

Inexplicable autant que l'amour et la foi,
Ô l'Inspiration ! reviens bientôt vers moi !

Reviens comme le vent qui chante et se lamente,
Reviens comme une haleine implacable ou démente !

Reviens comme le vent qui m'inspira l'amour,
Et je t'accueillerai, dans l'instant du retour,

Avec l'emportement et l'angoisse démente
Qu'inspire le retour d'une infidèle amante !

Renée Vivien
in Dans un coin de violettes, 1910

LES FEMMES DE NY-CRYO

Texte de Marie Derley & illustration d'Ana Minski



Il y a dix ans, suite aux avancées des technologies de cryoconservation des humains, la firme a construit des tours de refroidissement sur la terre vierge de l'île, dans le désert de glace de l'Arctique face à la mer du Groenland. Dans ces paysages glacés, les tours maintenaient les bains d'azote à la température de 196° sous zéro, idéale à la conservation des corps humains. Le hameau créé sur les rivages de l'île était exclusivement habité par les salariés de la firme de cryogénéisation et par les colons nécessaires à leur survie ou à leur divertissement.

Jusqu'à l'hiver dernier, la firme était prospère, croyait-on, et construisait une nouvelle tour pour répondre à la demande croissante. Quand elle est tombée en faillite, au milieu de l'hiver, les actionnaires estimèrent qu'ils en avaient assez fait en perdant leur capital et disparurent. Les tours continuèrent à fonctionner sur les réserves de carburant des générateurs, mais les salariés ne reçurent plus de salaire. Ils tentèrent néanmoins de contacter les familles avant que le fonctionnement des tours de refroidissement ne se détériore, mais la plupart des humains qui avaient choisi de se faire

cryogéniser en attendant des jours meilleurs n’avaient plus de famille ou bien leurs descendants se montrèrent inquiets à l’idée de recueillir des inconnus au motif qu’ils étaient leurs aïeux. Au printemps, dès que le dégel rendit le modeste port praticable, les salariés fuirent sur les petits bateaux surchargés vers la ville la plus proche. Tous sauf quelques femmes, une douzaine, qui ne voulaient pas retourner à la civilisation qu’elles avaient quittée. Elles survivent, mais pour combien de temps, dans la petite maison en bois rouge qui, avant le drame, servait d’auberge-restaurant-estaminet-épicerie.

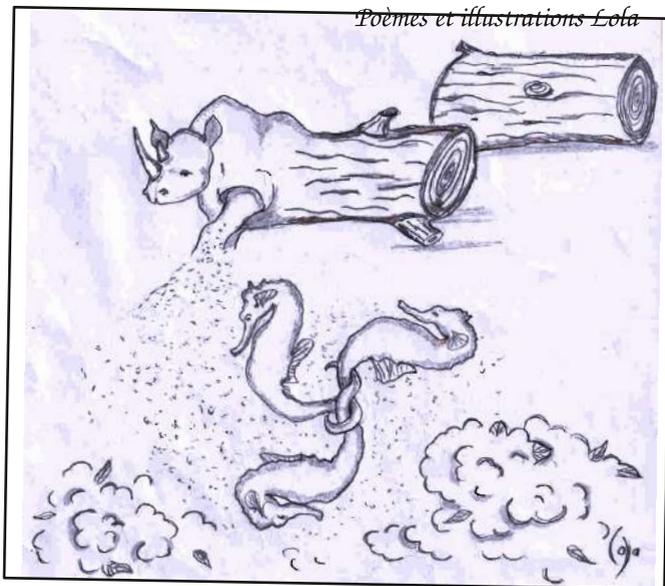
En cette nuit du 27 août, elles sont là, toutes les douze, qui veillent au-delà de minuit pour voir, pour la première fois depuis quatre mois, le soleil se coucher. Dans le Grand Nord, c’est aujourd’hui la fin des jours sans fin. Il y aura à nouveau des jours et des nuits, des jours qui ne cesseront de diminuer jusqu’en octobre prochain. Allongées sur les couvertures de pique-nique, chaudement emmitouflées dans les doudounes, bottines et bonnets, elles regardent l’horizon et le soleil qui s’en approche lentement. « Il fait beau cette nuit, dit une voix, on a de la chance, les températures sont encore positives. ». « Et il ne pleut pas », ajoute une autre (c’est elle qui avait dit hier : « Les feuilles des arbres meurent sans funérailles ni tombeau). ». Les femmes savent que les températures vont bientôt descendre sous zéro. Elles savent qu’en octobre, quand commenceront les quatre mois de nuit polaire, la nuit ininterrompue de l’Arctique, il n’y aura plus aucune énergie solaire disponible. Elles savent mais n’en parlent pas.

– Voilà encore une journée agréable, dit l’une tout bas.

– Une addition de journées agréables, est-ce que ça fait une vie ? murmure une autre dans la lumière déclinante.

COMMENT POUSSENT LES ARBRES

Poèmes et illustrations Lola



Au bord d'un chemin forestier
Des troncs d'arbres morts se dressaient
Ils se sont tout à coup couchés sur le côté
Pour se relever en rhinocéros sculptés.
Les lourds animaux de bois commencèrent à marcher
Puis se pétrifièrent pour finalement se désagréger.
Sur cette poudre de pierre se sont alors dessinés
Trois grands hippocampes aux queues entrelacées
Ils tournoyèrent lentement jusqu'à s'effacer.
Quand l'aire de sable se fut calmée,
En de grandes masses rondes des petits monticules se sont formés,
Comme une multitude de bouquets
Qui du sable sortaient, grandissaient.
C'était de grands arbres qui poussaient

COMME UN ARBRE



Comme un ange à qui on a coupé les ailes
Elle ne peut croire que la vie humaine est belle.
Contrainte à marcher sur la terre qui l'attire,
Elle pénètre peu à peu dans son empire.

Elle devra un jour se soumettre à sa force
Pour qu'enfin, toute recouverte d'écorce,
Enracinée dans la terre des tombes
Ses feuilles ailées désamorcent la bombe.

Elle balbutie une nouvelle ronde
Comme un arbre qui marche autour du monde,
Essaimant les graines d'un nouveau destin
Pour que refleurissent les jardins de demain.

ELLE AVAIT OUBLIÉ

Texte Mariia Golikova & illustration Aline Recoura



Elle a eu ce rêve, elle aussi. Rêve de partir loin, de découvrir, d'apprendre, de chercher, de trouver peut-être ou de retrouver, de goûter, d'essayer, d'expérimenter.

On se donne rendez-vous lundi vers 18 heures dans un petit café Le Dream pour rêver, apprendre et discuter. Pour chercher comment nous pouvons changer notre routine, où et comment nous pourrions partir.

Dans ce monde, il y a tellement de choix que c'est facile de se perdre. Choisis ça, choisis ça ! disent-ils. Est-ce que c'est vraiment ton choix ou c'est le choix que tu dois faire ?

Avec elle, on a pensé choisir ensemble. Elle et moi. Côte à côte. Dans un petit café Le Dream, lundi, vers 18 heures.

Elle n'est pas venue, elle avait oublié...

Je l'ai attendue lundi prochain, plusieurs lundis après, elle n'est jamais venue. Je suis restée seule avec mes rêves.

Je rêvais toujours. Quand j'étais plus jeune, je rêvais de devenir adulte le plus vite possible. Je pensais que j'aurais beaucoup d'argent, que je pourrais rentrer tard, bourrée et heureuse, je pourrais m'acheter tout ce dont j'aurais envie, je pourrais dire tout ce que je voudrais/penserai.

Je n'ai pas pensé que pour avoir beaucoup d'argent, il faut travailler dur et ce n'est pas sûr que tu l'obtiennes. Tu pourras rentrer tard, bourrée et heureuse, mais rappelle-toi que demain tu travailles, il faut se réveiller tôt, donc tu n'es plus heureuse. Pour acheter tout ce dont tu as envie, il faut avoir du fric. Et non, tu ne pourras jamais dire tout ce que tu veux/penses...

Mais enfant, j'ai mangé ma barbe à papa et à chaque fois j'ai fait le même vœu : « Cher Temps, passe plus vite, s'il te plaît... ». Le Temps m'a entendue. Je suis adulte maintenant et je sais que je me suis grave trompée avec mon vœu.

Mon téléphone sonne. C'est elle. « Bon, voilà, j'ai bien réfléchi. Je ne peux pas partir comme ça, j'ai mon boulot, mon appart'. Ma vie est ici. Tu sais, pars plutôt sans moi ». Elle a l'air d'être sûre d'elle. Je ne lui ai rien répondu. Adulte, j'ai compris que tu ne peux pas toujours dire tout ce que tu veux /penses. Non.

Et c'est pourtant elle qui un jour m'avait dit : « Ne doute jamais. Ni boulot, ni appart', ni même famille ne doivent nous bloquer dans nos rêves. Nous pouvons tout quitter pour partir loin, pour découvrir, pour changer... ». Elle avait oublié.

On s'est revues quelques mois plus tard. Elle vivait toujours au même endroit. Elle avait toujours le même boulot et elle rentrait tard, mais je crois qu'elle n'était ni bourrée, ni heureuse. Quelque chose avait quand même changé : elle avait pris un crédit. « Je pense acheter un truc plus grand, un truc à moi ». *Elle avait oublié ?*

Je n'ai pas osé demander mais elle continua comme si elle avait lu dans mes pensées : « Je n'ai pas oublié. Je me rappelle de nos rêves. J'ai eu peur. Peur de tout perdre. Peur de ne pas réussir. Je me rappelle qu'on rêvait, qu'on partageait, qu'on a voulu vivre une aventure ensemble. Mais je n'ai pas pu... Tout va bien pour toi quand même ? ».

Pour moi, ça va. Et pour elle ?

On ne vit plus dans la même ville. Ni dans le même pays. Avant-hier, c'était son anniversaire, je ne lui ai pas écrit, mais j'ai lu ce qu'elle a publié sur Instagram.

« Vis comme tu veux, suis tes rêves », écrit-elle. Un selfie dans le miroir de sa chambre.

« Je rêve de partir loin, de découvrir, d'apprendre, de chercher, de trouver peut-être ou de retrouver, de goûter, d'essayer, d'expérimenter... ». Un selfie dans le miroir de sa chambre.

« Les amis, je pense acheter un deuxième appart' et j'ai besoin de prendre un nouveau crédit. Comme j'en ai déjà un, ma conseillère m'a dit que ce n'est pas possible. Qui est fort dans les questions bancaires svp ? Et une petite photo de moi pour attirer votre attention ». Pas un selfie, pas dans un miroir mais une jolie photo d'elle dans un parc.

« J'adore mon travail, j'adore ma vie ! ». Un selfie dans le miroir de sa chambre.

C'était son anniversaire et j'ai voulu lui écrire pour demander de ses vraies nouvelles mais je n'ai pas osé. Je n'ai même pas osé lui souhaiter bon anniversaire. On ne se parle plus depuis des années. Trop différentes, ça arrive. Elle a préféré vendre ses rêves pour la stabilité, pour le confort. Moi, je n'ai pas pu...

Elle m'avait oubliée ?



LE VIEUX LIERRE

Cathy Garcia Canalès

les jupons retroussés
une rose aux lèvres
la gorge ouverte
c'est comme ça qu'on l'a retrouvée
dans les buissons du lac

presque vingt ans
un cœur sensible
belle et plus d'un galant
voulait la séduire
on n'a jamais su quelle ignoble crapule
lui déroba l'honneur et la vie

aujourd'hui seul le lac se souvient
de la jeune fille qui repose
enlacée par un lierre
sous un lit de vieilles pierres

l'ancien village a disparu et avec lui
les ombres qui se taisaient encore
mais la nuit dans les roseaux
on dit que le vent a des sanglots

extrait D'ombres, édition à tire d'ailes

TUER MA PEUR

Poème Ileana Budai & illustration Lola

Une pensée, un regard,
Un sermon, trop bavard.
Des mots qui passent à côté.
Je me sauve en beauté.

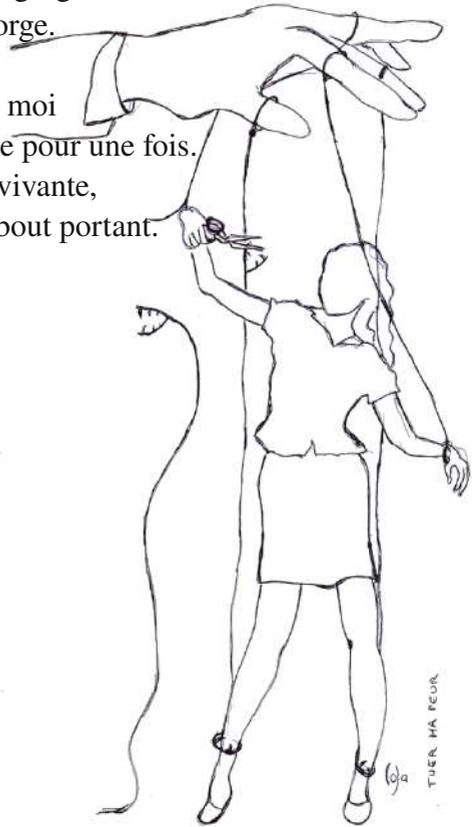
Aucune raison de toute façon
Comprendre... Tu as monté le ton.
Tes cris déchirent le silence,
La raison n'a aucune importance.
Compréhensible ou pas
Tu veux dire quoi ?
Je sors, je peux claquer la porte.
Après un moment de temps mort,
Tu me suis comme me suit ma peur
Que je sois blessée ou que je meure.
Il faut résister coûte que coûte.
Terrible doute.

Imposer tes suppositions,
Tes conneries me donnent des frissons.
Voir les choses dirigées dans ton sens,
Tu t'en fous de ce que je veux ou je pense.
Tes idées vont toujours de l'avant,
Tu ne veux jamais être perdant.

Un rire forcé, plutôt une grimace d'animal en cage,
J'affiche ce que tu veux voir sur mon visage.
J'étouffe ma peur tous mes jours et mes nuits,
Comme j'étouffe ma douleur, mes envies.
Il faut que je cache mes pensées les plus profondes.
Ma vie de marionnette chaque jour tourne en rond.

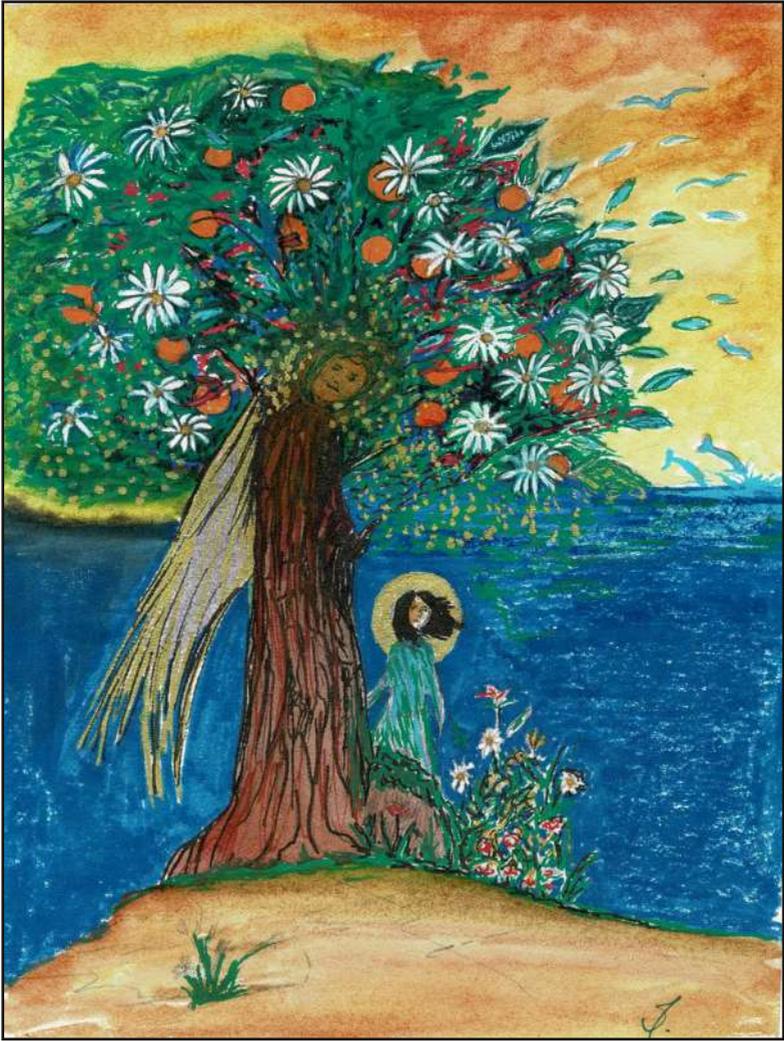
Soumise à tes désirs quels qu'ils soient
Je ne suis qu'une victime, je suis ta proie.
Tu es toujours aveugle face à mes sentiments,
Quand tu dis que tu m'aimes, ta bouche ment.
Mes cris restent anéantis dans ma gorge,
Mais mon cœur à nouveau se reforge.

Très vite il faut te chasser loin de moi
Rassemblant le courage et la force pour une fois.
Je prends conscience que je suis vivante,
Pour m'échapper de toi, je tire à bout portant.
Ma peur est mourante.



RACINES

Texte Stéphanie Barzasi & illustration Ana Minski



Accroche-toi, ma grande. Enchaîne-toi à moi, si tu veux. À nous deux et tes petits alliés, nous y arriverons bien. Vous pouvez planter quelques clous, aménager vos abris pour le temps qu'il faudra. Je vous accueille. Ce ne seront que des égratignures, j'en ai vu d'autres. La foudre, les tempêtes, la destruction de tous les miens. Contre ces monstres d'aciers aux gueules brandies, ces mâchoires crétaçiques avides de déchiqueter mes chairs, je sais que je ne peux rien. J'ai vu. J'ai senti autrefois mes connexions souterraines mourir et se dessécher après le passage de mêmes bêtes sans yeux, sans âme, sans même une trace de haine contre laquelle maudire. Anges de la destruction implacables et glacés. L'âme d'ici, c'est moi, c'est toi, et à nous deux une âme plus grande et plus forte.

Tu ne le sais peut-être pas d'ailleurs. Tu as appris ton lien avec cette terre, mais avec moi ? J'ai reconnu le tremblement de ton cœur, l'origine de ton souffle. Tu es sa descendance, ton arrière-grand-mère m'a planté il y a longtemps. Je n'étais qu'un frêle rejet du bois voisin. Elle voulait un chêne au milieu des frênes, des ormes et des bouleaux. Pourquoi n'y en avait-il pas ? Une anomalie qu'elle voulait corriger. Enfant déjà, quand elle venait l'été s'étendre dans le bosquet, laissant paître les bêtes, elle aurait aimé s'adosser contre un chêne. Elle s'est décidée bien tard, sachant qu'elle ne me connaîtrait jamais assez fort pour supporter son poids. Elle m'a offert à ses enfants et à l'éternité de sa descendance. À toi. Et tu es là. Tu as répondu à son souvenir et à mon appel. Je suis tout ce qu'il te reste de ton histoire. Je peux tout te raconter. Tout autour a changé, seul je suis resté. Veux-tu savoir ? Accroche-toi. Enchaîne-toi à moi.

La terre, la seule vraie richesse alors. Mais une terre exigeante, revêche, avare, ombrageuse. Une terre qui n'est pas la sienne, à cette fille de métayers, mais qui est toute sa vie. Elle est la deuxième génération en herbe sur ce domaine. La première à être née dans cette ferme, à y avoir grandi et fait toute sa vie. Paysan sans terre, on n'est jamais très sûr du temps qui nous sera accordé de rester. Mais à

la fin, elle n'a plus eu de doute. Elle mourrait ici. C'est pour ça qu'elle est allée me déterrer du bois voisin où elle m'avait repéré et vu que, faible pousse, je n'aurai pas la place de m'épanouir et végéterai indéfiniment. Elle m'a placé presque en lisière, du côté du potager de la famille, pas de celui des terres du propriétaire. Juste assez en retrait pour ne pas être trop exposé, mais tout proche de son jardin, pour être à elle totalement. Son regard pouvait me couvrir de loin, qu'elle soit à la vigne, aux clapiers, aux champs de céréales ou de maïs. Je suis devenu son pilier, son pivot, son mât. Sa vie était déjà derrière elle et j'étais son dernier rejeton, celui qu'on avait tant désiré mais qu'on n'attendait plus. Elle était fière de son idée et fière de l'idée qu'elle se faisait de ce que je deviendrai. Elle voulait me protéger des malheurs que d'autres nés de ses chairs avaient connus. C'est aussi ce symbole de force, de solidité, de robustesse qu'elle avait planté avec moi. Quand elle apercevait ton grand-père ou tes grands oncles et tantes partir dans ma direction pour s'exercer au tir ou couper du petit bois, elle était prise d'angoisse qu'elle transformait tant bien que mal en consignes autoritaires, c'était trop près du potager, on allait finir par manger du plomb, ou créer des courants d'air au vent du nord, aller plus loin. Elle ne disait jamais « ne vous approchez pas du chêne ». Comme un secret honteux, elle ne leur a jamais dit que c'était pour eux que j'étais là. Le symbole lui suffisait. Seul ton grand-père a eu l'honneur de la confiance et des présentations. Parce qu'il allait partir, il devait savoir que j'étais à eux pour toujours, même si les terres devaient un jour être cultivées par d'autres, que je serai là à l'attendre quand il reviendrait. Me regardant, c'est vers l'avenir que ses yeux dardaient, pour ceux qui étaient encore en vie même s'ils devaient la quitter. Qu'attendre ici ? Sans terre à soi, dans cette maison trop de fois endeuillée et pourtant trop étroite pour tant de ventres vides ?

Ton grand-père est parti le premier. Ses aînés, frère et sœur, morts trop jeunes, ne pouvaient plus le faire à sa place. Et il fallait que quelqu'un parte, fasse de la place et des revenus ailleurs. Il a quitté les montagnes, les torrents de cailloux, les terres escarpées pour vendre sa force aux plaines étrangères riches et hostiles et bientôt étouffées comme moi sous ces masses tombales de béton engloutissant tout, comme la lave gagne lentement, irrésistiblement, toutes les bulles d'air, les trous de vers de terre, les plis de nos écorces, dans une grande avalanche. Il croyait y vivre mieux dans cet ailleurs béni par les pluies, grandi par les horizons sans fin, avec des terres si bonnes qu'on en mangerait. Mais c'est le fer et le béton qui ont poussé sous ses doigts, parce que la terre ça ne se partage pas ou alors ça se saccage et que ouvrier est tout ce qu'il a trouvé. Il s'en est contenté, parce qu'il faut bien pour avancer, continuer, et je suis le seul à avoir gardé la part de ses rêves dans ce souvenir de lui me cajolant avant ses adieux. Il est parti et, loin de la terre, loin de son enfance, loin de ses aspirations, il a construit une vie tout autre, de chantiers en appartements puis d'usine en pavillon, et les enfants et le chien et la voiture, une première puis une deuxième. C'était tellement plus qu'attendu mais si différent. Du travail, oui, partout il y en avait, mais être son propre patron, c'était ça la vraie réussite, non ? Et avoir un bois, avoir un chêne. Dans les bouts de jardin, on met des fruitiers, pas de chêne. Quand il pensait au pays, je le savais, il pensait à moi. Sa mère n'y était plus depuis longtemps, alors que moi, oui, je l'attendrai toujours, se disait-il. Il est revenu quelques fois, d'ailleurs. Voir ce qui avait changé. De son temps déjà, tout commençait à chanceler. Plusieurs terres du domaine ont été vendues, plus pour cultiver, non, pour vider cette lave figée, pour ériger des murs, pour démolir, construire. Mais mon petit bois et moi étions là encore et plusieurs terres autour. Il venait me voir, posait sa main contre mon écorce devenue plus robuste et passait de longues minutes à deviner ma sève et moi sentir son pouls. La dernière fois, il était avec ton père encore enfant, qui a imité le geste du sien, mais a vite perdu patience ne ressentant pas la moindre vibration. Mais enfin, la sienne avait frémi en moi.

Il était trop loin, toutefois, pour que tremble en lui la synapse de nos racines. Il le sera plus encore en grandissant, s'éloignant de moi et de toute cette histoire d'un autre âge qui l'avait pourtant engendré. La vie meilleure toujours fait faire de grands détours que l'on croit bon d'emprunter sans regarder derrière. Une plus grande maison, moins d'effort physique, davantage d'école, de bureau, d'électronique pour se persuader qu'on avance. Vers quoi ? Mais vous êtes venus vous aussi, comme par accident, parce que vous étiez par là en vacances et que, oui, ton père s'est souvenu que ce n'était pas si loin, que vous pourriez jeter un œil. Vous avez déambulé dans le village haut, le village des aïeux, sans savoir que vous étiez garés exactement à l'endroit de la ferme, le reste de ses fondations enfoui sous le bitume du parking depuis trois décennies déjà. Il faisait chaud. Au retour de la promenade, vous aviez soif. Ton père est entré dans le supermarché que le parking entourait avec ton grand frère pendant que ta mère et toi, bébé, vous êtes abritées à mon ombre, ne voulant ni supporter le froid de la climatisation, ni le sauna de la voiture. Le dernier arbre des environs. Ton père et ton frère sont revenus, vous ont cherchées du regard et là, oui, ton père a eu un doute, il a cru me reconnaître, mais il était perdu. Il a balayé l'horizon du regard, la ruelle par laquelle vous étiez montés au village et, oui, ça pouvait être ça, l'arbre de papa ? Celui qu'il touchait longuement ? Ton père s'est approché et des petites bulles de souvenirs ont éclaté libérant des images. Oui ? L'arbre ? Il ne pouvait pas être sûr, tout était si différent. Il t'a pris dans ses bras pour remonter en voiture toujours intrigué par ma présence. Il m'a touché. Et toi aussi pour l'imiter.

M'as-tu reconnu ? Tu le sais, toi, mieux que quiconque, que les racines sont connectées, qu'elles se parlent, même à distance. Tu m'as entendu ? En moi vivent encore tous ceux qu'ils ont abattus au fil des ans, vivent les champs et les pieds de maïs de ton arrière-grand-mère. Si on me laissait respirer encore quelques siècles, mes racines pourraient soulever l'asphalte mort et les libérer tous pour que tu reconnaises la montagne et les cailloux, le potager et les bêtes. Ils veulent tuer encore, m'abattre moi aussi, faire place, et couler encore de cette lave pétrifiant tout. Vos mots et vos banderoles ne les arrêteront peut-être pas, mais nous deux, oui, nous pouvons. Accroche-toi. Enchaîne-toi à moi.

DEUX POÈMES

Poèmes Lucia, J.C. & le dragon d'or illustration Lola

LA RUINE SUR UNE MONTAGNE SAGE



Vous me faites jaunir ! »
Disait la feuille de hêtre
Au soleil brûlant de seize heures,
Enrobée de ses baies carmins d'aubépine.

Deux nouvelles lunes au pays des cerfs
Sur le territoire d'acacias,
Et je sens que les arbres
Nous regardent plus qu'on ne les voit.

La bâtisse a un siècle
On lui pardonne ses blessures
Et les traces de la langue du feu
Passées sur ses hanches noires.

Le gris nauséabond,
Les mousses sèches
Des vieux morceaux de bois,
Surplombés par l'immobilité
Souriante d'une famille de conifères...
Les sons trahissent par-ci par-là,
Un orchestre de vies qui s'affaire :
Les oiseaux se creusent une grotte
Dans les parois.

Puis la nuit tombe,
Et les arbres se mettent à causer
Aux cieux en ombres chinoises ;
Les chauves souris dévoilent
Leurs maigres ombrelles ;
Frétilant comme des martinets
De l'Automne, et de l'obscurité.

On dirait l'Europe défaite
Comme l'Empire romain
Cette grande maison en lambeaux
Où daignent s'allumer quelques lumières
Pour divertir ceux qui vivent la Fin de son ère...

Octobre 2023 à l'ancien grand hôtel du Mont Aigoual, Cévennes

LE TABAC AU MONT AIGOUAL

À la table
De la Sainte Cène
Ils fument tous
Le tabac coupé en gros

Les odeurs
De poudres de café
Voyagent avec l'eau

En particules
Ridicules
Parachutées
Dans l'air

Les fumées
Âcres de l'herbe
Draguent la buée
De l'élixir de terre

À peine finie
La bouchée de pain
À peine pris
Le dernier verre d'eau

À la table
De la Sainte Cène,
Les bouches portent
À leurs gorges
Les malices
D'une forêt
De tabac.

Et les esprits
Géants de roche
Petits de pierre
Ou légers brin
D'herbe

Et les esprits
Du sapin grand
À qui appartient
La terre

Et les esprits
De la montagne
Qui a posé
De ses mains
Calmes et venteuses
Une maison
Sur sa propre tête

Et les esprits
Des poils de son corps,
Sous la forme
D'une forêt
Vierge et
Trompette

Font s'éclore
Les loups
Du bout
De leurs lèvres,
Font s'éclore les
Cerfs dans la
Fumée de leur
Fête.

Une fois
Que le vide,
Est bien plein
Des sangliers
Et des chouettes

Une fois
Que le vide
Est comblé
De la fumée
Dansante
Des idées
Noctambules

Il ne reste plus
Que les
Bûches de
Bois qui brûle,

Pour faire causette !



PETRICHOR

Poèmes & illustrations extraits du recueil de Maya Paules

« J'ai le muscle de pas la colère qui est cassé »

Des mots d'enfants que l'absence heurte.

Étrangère à ma langue, à ma source je n'ai pas fui, pourtant.

Une moiteur guette, une pluie d'or qui sourdrait des parois mêmes de mon placenta, que je dévore comme je dévorerais mes enfants si la lune l'avait exigé de moi...

Ce libre arbitre qui ne siffle qu'à grandes brassées de néant, ce libre arbitre qui m'enjoint de me laisser guider par plus universel que moi-même, plus évident que la mort, plus grand que la vie même.

Je veux manger ma terre, manger ma langue, manger mon identité même, la défaire de cette terre, la mêler à toutes les mers.

Le noyé qui s'échoue là, sur le rivage, porte mon nom, il porte tous les noms, il porte mon âme, tous les possibles, tous les deuils, toutes les naissances et les légendes.

Mémoire de mon sel, mémoire de ce front d'enfant embrassé le matin tiède, mémoire de mon chien, la truffe dans ses pattes, mémoires de ce feu qui crépitait hier, de ce repas partagé avec l'ami de passage ou l'étranger à qui j'ouvrais ma porte comme on ouvre une pêche de vigne et le vin aussi aurait coulé au nom de ce qui chavire et naufrage, des grands glaciers qui meurent et laissent nues nos montagnes et arides nos cœurs de noyés futurs.

(DISRUPTIONS)

Extérieur. Nuit. Noire
(clinique où j'ai accouché il y a 8 ans)

Ravin mon ventre
Plongée continue
Goûter la terreur froide de mon ventre à ma gorge
Une petite pluie fine et glacée s'imisce dans la plaie
-sans arrêt-
Ennemie du rire ennemie du sommeil ne distillant que vertige
Une main aveugle qui chercherait un verre vide pour assouvir sa soif
de lumière
-mais ne trouverait que ma gorge-
La pluie tombe je me sens tomber à l'envers
Et me prépare un lit dans le ciel gris et crasse
Vertige
Mon sexe aussi aurait dressé une tombe
Celle de l'enfant inconnu et des gerbes de fleurs
-des gerbes-
Priant les dieux morts la nuit, une petite bougie qui porterait ton
nom à mon chevet
Je me regarde regarder la nuit compter la nuit invoquer la lumière
Désirant devenir celle que j'aurais pu être
Portant un nom qui m'aurait armée de :

(à compléter)

Je me regarde regarder la prison grise et froide que je suis devenue
Portant un nom qui ne porte plus que le vertige
-un cran d'arrêt-

Un nom que je ne peux plus nommer
Le matin non
Le soir non
L'oiseau mort

Main qui caresse l'espoir comme on sort les poubelles
-cinglante main-

Ivresse de la colère
Ivresse de l'ivresse
Ivresse de ne faire rien dans un écran de fumée

Se dévêtir s'habiller se parer se donner à

Se livrer à la mauvaise adresse

Lutter contre lutter pour

NOUS ALLONS FAIRE USAGE DE LA FORCE

Juste revivre le choc
Visage féroce comme un geyser

Toutes les armes de la terre pour oublier
ce visage-là
ce matin-là

Mourir non
Vivre non
Penser non
Écrire en automate
Passe l'effraie la saison
Le ton saturé de ta voix

Qui reconforte qui reconforte qui
-annihiler qui-
Sonorité débile
essence du mot pour allumer une barricade
Brûler la maison du souvenir
-la maison des amours mortes-

Mais on ira encore pisser de rire en bord de mer
Tiser des pintes au réveil
Verser le rhum dans le sable
S'agripper à la main qui accable
Chavirer
Chavirer toujours
Qui aura le dernier mot sur qui éteindra l'autre

Entrer dans la grotte
Entrer dans les vagues
Antrer

Extérieur. Nuit. Noire.

Soleil ici comme une insulte
Injuriée par la beauté du monde
(elle a dû me prendre sur ses genoux)
Y aura-t-il une liberté dans l'oubli?
Une vitalité dans le renoncement?
Impossibles visions
Soumise à une grammaire qui ne conjuguerait que ton nom
Ton nom
-ton nom-
Comme une tombe dressée sur ma bouche

L'amour était-il mort avant d'être perdu et le remords éteint avant même l'oubli ?

Jeunesse au front comme une couronne d'injures
Liberté invoquée pour n'aimer qu'à demi

Où aller quand toute la nuit du monde pèse sur mon âme ?



EXTÉRIEUR. NUIT. NOIRE

Rendre les clés
Rendre l'âme
Les mettre sous la porte
S'abonner absente
N'en avoir cure
Habiter une maison
Bâtie sur des ruines
Y jeter l'incendie
L'opprobre
S'y vautrer
S'avilir
Oublier tout
Jusqu'à l'adresse
Jusqu'au nom du ruisseau
Jusqu'à ton nom propre
Extérieur. Nuit. Noire
Rendre les clés
Rendre l'âme
Les mettre sous la porte
S'abonner absente
N'en avoir cure
Habiter une maison
Bâtie sur des ruines
Y jeter l'incendie
L'opprobre
S'y vautrer
S'avilir
Oublier tout
Jusqu'à l'adresse
Jusqu'au nom du ruisseau
Jusqu'à ton nom propre

DEUX POÈMES

poèmes et aquarelles Ana Minski



LA RUSE

Je vole le nom au démon qui me possède
Pour l'offrir au grand jour
Fleur jaune dont les pistils bleus et les pétales noirs
Cerclent mon ventre et mon cœur
Jusqu'à la brûlure des pupilles...

Je vole le nom du démon qui me possède
Je lui tends mon visage et mes mains
Chacune de ses lettres est un coup de fouet
Qui aiguise ma colère
Colère qui me maintient
Debout parmi les vivants
Malgré la chair morte
Qui recouvre mes os.

Je vole le nom du démon qui me possède
Je le prononce lentement
Comme un renvoi de lait
Germant à chacune de mes décollations.

Par ce nom volé et vomi
Inscrit au fer rouge
Miroir de mes agonies
Je ravive l'étincelle
de mes singularités.

GOÉLAND

Douleur
de n'être pas
calme et posée
telle une icône aimante et bienveillante.

Douleur d'être
fleur coupée
oubliée dans une vieille vase
angoissée et méditant
les créatures étranges
qui s'agrippent
aux épaules des vivants.

Ne pas
colérer
s'apitoyer
ruminer
contre les dépossédés
dont le charisme est un masque
une surface ondoyante et charmante
légère et accueillante
au noyau vide et aveuglant
d'où sourd le bruit blanc.

Voir
Écouter
Méditer
l'étrange clarté
qui, par intermittence,
illumine les iris.

Prier
Ordonner
le troupeau d'esprits apeurés
et devenir tempête.
Harceler le phare,
métronome des éclats d'âme,
jusqu'à l'érosion
de la roche
le démantèlement des pierres et des vitres
des ampoules et du cuivre...

Rendre le sable à l'océan
la lumière au vent
les pétales et le pollen
au premier vol du goéland.



Les autrices et illustratrices

Anne Barbusse est poète, et traductrice de poésie grecque moderne. Passionnée de cinéma (elle écrit des textes de création sur des films), elle habite dans un petit village du Gard. Elle milite depuis des années pour l'écologie, thème sur lequel portent deux de ses derniers recueils : *Ma douleur planétaire* (Tarmac, 2024) et *Ils ont défécondé l'avenir* (Encres vives, 2024).

Stéphanie Barzasi a 49 ans et vit à Paris. Elle a exercé différents métiers, à différents endroits, mais surtout celui de journaliste spécialisée dans les questions sociales. Elle a publié un recueil de nouvelles (*Trop tard*), deux essais sur Haïti et un roman (*Entre les bosquets*).

Jenna Boudaoud a 22 ans. Passionnée de littérature française et de philosophie depuis sa tendre enfance, Jenna Boudaoud écrit des poèmes depuis qu'elle sait parler. Étudiante à Sciences Po Lyon, elle a pu développer sa sensibilité artistique après avoir mené un double cursus au Conservatoire Régional de Lyon en danse et théâtre. Ces instants suspendus face à son écritoire constituent sa connexion la plus profonde aux autres en cherchant à aller au-delà des limites que nous imposent les mots.

Ileana Budai a 68 ans, elle est d'origine roumaine et a appris seule la langue française après ses 50 ans. Elle écrit en français des poésies, participe aux concours et a eu l'immense plaisir de voir plusieurs fois ses poèmes publiés dans des recueils.

Cathy Garcia Canalès est poète, artiste plasticienne, revuiste, animatrice d'ateliers, elle a publié une trentaine de livres, principalement de la poésie et une bonne partie entièrement auto-fabriqués. En 2003 elle fonde la Revue Nouveaux Délits, revue de poésie vive qu'elle dirige en solo et une association du même nom en 2009. Blog :
<http://larevuenouveauxdelits.hautetfort.com/> et
<http://cathygarcia.hautetfort.com/http://voletsouvers.ovh>

Simone Colline est cinquantenaire, autrice d'un premier roman dystopique, *Après-demain*, dans lequel elle développe ses thèmes de prédilection avec humour : féminisme, anti-capitalisme, écologie.

Second roman à paraître cet hiver, *Back to the trees*, une nouvelle fiction engagée, dans une veine réaliste teintée de magie.

Rachel Colline est lycéenne qui illustre volontiers, à ses heures perdues, les écrits de sa mère dont elle est la première lectrice.

Marie Derley est une auteure belge, passionnée de poésie brève (haïku, tanka, pantoun, quatrain) et de nouvelles courtes. Elle aime l'humour insouciant, la légèreté, l'harmonie des mots, la musique des syllabes, la couleur des idées, la peinture, la sculpture, les voyages et les boucles d'oreille. Elle travaille au 25^e étage de sa tour d'ivoire de verre dans la capitale belge ou en télétravail. Recueils personnels publiés : *De l'herbe dans ses cheveux* (haïkus), *En souriant* (haïkus), *Cerfs-volants de l'esprit pour gens (pas) pressés* (haïkus), *Les Brise-Lames* (poèmes), *Dans les foisonnements de l'envol* (poèmes). *Quatrains des jours légers* (Tapuscrit inédit primé) ; nombreux recueils collectifs, anthologies et revues.

www.facebook.com/marie.derley.3

Calypso Debrot filme, écrit et peint, elle s'intéresse à ce qui se passe à la marge, sur la frange... elle tente d'en capter des mots, des zones, des images, des lumières. Elle y cherche la grâce de la résistance face au système. Cela l'amène à produire des formes artistiques / poétiques plus ou moins militantes. Par ailleurs elle consacre beaucoup de temps avec les enfants lors d'ateliers de créations artistiques. *Calypso* vit dans la campagne béarnaise.

Mariia Golkova est née à Mourmansk (Russie), mais vit actuellement à Montpellier. Ses nouvelles ont été publiées dans des recueils et des journaux en France et en Russie. Écrire est pour elle plus qu'une passion, c'est une nécessité. Elle est aussi interprète (langues: français, russe, anglais) et professeur de russe.

Séverine Hettinger réalise des oeuvres plastiques à l'aune du corps féminin partout, étalon radical pour se réapproprier des questions nourries par le féminisme, les sciences sociales, l'écologie.

instagram: [severine_hettinger](https://www.instagram.com/severine_hettinger)

Lucia, J.C. & le dragon d'or, Égrégore de la Source de Paix

Youtube : @lasourcedepaix ; WordPress : Gogadgetoluz.wordpress.com/

Maya Paules développe une photographie où elle s'intéresse à l'accident, au grain, au hasard, tout en gardant un lien étroit entre l'image littéraire et l'image photographique. Elle documente les mouvements sociaux et les soulèvements des militant.e.s écologistes en France et à l'étranger et entre dans l'agence Hans Lucas en 2019. En 2023 elle quitte l'Education Nationale pour se consacrer à son travail artistique et forme le collectif *Bientôt Fini* avec Calypso Debrot et Lucie Schneider où elles expérimentent la poésie comme outil de résistance collective. Sa série *Solastalgia* a fait l'objet d'un livre poétique et photographique publié en mai 2021 chez Bis Editions en collaboration avec le poète toulousain Benjamin Alexandre.

Aline Recoura écrit depuis très longtemps. Plusieurs ensembles de poèmes ont été publiés. Le dessin est venu s'imposer récemment, depuis elle dessine tous les jours. Le plus souvent des visages au pastel.

<https://www.instagram.com/alinerecoura/>

Emmanuelle Safi et Oïara Bonilla forment un duo d'écriture entre le Maroc et le Brésil. Elles se sont rencontrées pendant le master de recherche et création en éco-poétique d'Aix Marseille suivi à distance de 2019 à 2021. Elles sont co-fondatrices du récent collectif *Nos Éclipses*.

https://www.instagram.com/oiara_b/

<https://www.instagram.com/au.lieu.des.mots/>

https://www.instagram.com/nos_eclipses/

Fleur Sénécal retranscrit par l'aquarelle ce qu'elle voit, entend, touche ou apprend. Par cette pratique, elle révèle le sens et la poésie de son expérimentation du monde. Elle inscrit dans ses peintures, ses pensées, comme ses apprentissages, ses convictions politiques et sa mythologie. Fleur vit à Ubud en Indonésie. Elle est engagée dans la refonte d'un centre d'art indépendant et très attachée à faire de ce lieu un espace où l'art et l'expérience artistique sont des vecteurs de solidarité et d'humanité.

Behigorri, « vache rouge », est l'esprit qui protège les grottes où nos ancêtres du Paléolithique peignirent bovins et équins. Apparentée à Betizu, la vache sauvage qui vit encore aujourd'hui dans les montagnes basques, elle est une Ihizi, animal chassé à la Préhistoire et dont les représentations individualisées témoignent d'une cosmologie animiste, du mélange d'émerveillement et de crainte que ces compagnons nous inspiraient. Renouer avec cet inquiétant émerveillement, avec ce monde d'avant le dualisme, l'esprit militaire, l'hégémonie et le contrôle, est un des espoirs de la revue. Pour y parvenir, ou du moins essayer, une critique radicale de la société s'impose, une critique écologique, biocentrée et féministe. Cette critique radicale s'attaque à un imaginaire dominé par une folle rationalisation qui réduit le langage à un discours binaire. Pourtant, quoiqu'en pensent certains, sentiments et rêves sont plus que jamais les ombres portées qui structurent notre culture. C'est pourquoi poésie, contes, nouvelles sont intégrées à cette critique radicale de la société. Les relations qui se tissent dans la contemplation, l'émerveillement et la crainte ne peuvent s'épanouir que si elles s'expriment dans le langage qui leur est propre. Ouvrir notre corps à un nouvel imaginaire c'est accepter un langage trop souvent méprisé par ceux qui rêvent l'homme-machine, l'homme-conquérant, l'homme-immortel.

Behigorri est une revue numérique en téléchargement gratuit sur le site lesruminants.com.

Behigorri - n°6 - décembre 2024 - Comminges - **Site** : www.lesruminants.com -

Contact : lesruminants@protonmail.com

Conception, mise en page et illustration de couverture : Ana Minski